

puis le rouvrit pour le refermer encore. En toutes contrées où il y a des façons, ces façons d'agir annoncent l'agonie de la patiente.

—Je suppose, poursuivit le marquis avec un redoublement d'aménité, qu'un faiseur de contes fantastiques, honnête homme ou bandit, prenne le nom de Montfort que vous portez si bien, ma mère, pour l'introduire dans un récit comme celui que nous avons entendu hier. Cela vous empêcherait-il d'être à la tête de la noblesse française ? Ce n'est pas, madame, auprès de M. d'Altenheimer, quel que soit son vrai nom, que j'ai pris des renseignements, je vous conjure de le croire. Je vous parle sérieusement de choses sérieuses, et je viens vous prier de vouloir bien adresser en mon nom à M. le prince Jacoby la demande de la main de sa fille.

Si la princesse avait été debout, elle fût tombée de son haut.

—Ceci passa les bornes, marquis ! dit-il en se redressant.

Puis elle ajouta d'un ton sarcastique :

—Et dans quelle partie du monde faudrait-il adresser à cet Œdipe la lettre qui sollicite la main de son Antigone ?

—Je n'aurais pas osé, madame, repartit toujours le paisible Gaston, comparer celle que j'aime à la plus sainte figure que nous ait léguée la poésie antique... Il faudra adresser la lettre à Chrétien Baszin, prince Jacoby, à son château de Chandor, près Szeggedin, Hongrie.

La princesse ouvrit de grands yeux.

—Gaston, murmura-t-elle, y a-t-il véritablement quelque chose au fond de tout ceci ?

—Je ne sais pas comment vous convaincre, madame, répondit le marquis, de cette vérité, si élémentaire pourtant, qu'il y a en tout ceci une jeune fille qui doit être votre bru et qui m'apportera en dot cinq ou six cent mille livres de rentes.

—Cela est si extraordinaire ! murmura la princesse. Pas un mot ! vous ne m'avez pas dit un mot avant aujourd'hui !

—Il est convenu, madame, que je suis homme seulement depuis vingt-quatre heures.

—Vous n'espérez pas cependant, dit Mme de Montfort, d'un ton qui était déjà bien changé, que que je m'embarque dans une démarche de ce genre sans explications ni preuves.

—Ma mère, répliqua Gaston avec une véritable solennité, je vous donnerai des explications nettes et précises, mais pour preuves, il faudra vous contenter de la parole d'honneur d'un homme qui n'a jamais menti.

—Est-ce votre parole d'honneur à vous ?

—C'est ma parole d'honneur à moi, madame.

—Je vous écoute, mon fils. Songez au nom que vous portez à l'indigne lâcheté qu'il y aurait à tromper votre mère.

Gaston, en quelques paroles brèves et claires, établit les règles de la législation hongroise en matière de licitation. Toutes les princesses connaissent un peu le langage des affaires. Ne nous y trompons pas : on ne tient qu'à cette condition les rênes d'une grande fortune, et cette prose est le sol même où fleurissent toutes les poésies de la grandeur. Mme. la princesse de Montfort comprit à demi-mot le mécanisme des rémérés de plein droit, instrument

puissant, qui ne blesse pas insolemment l'idée de progrès comme le principe d'inaliénabilité ou le droit d'aînesse, mais qui travaille utilement et sans cesse à consolider les grandes dominations territoriales.

—Chrétien Baszin, prince Jacoby, continua Gaston, ayant été dépossédé à la fin de 1821, avait jusqu'à la fin de 1826 pour racheter son domaine, au prix même de la première vente, et sans avoir égard aux ventes successives et partielles qui ont pu intervenir jusque lors. C'est la loi. Tant pis pour ceux qui ont bravé l'éventualité posée par la loi même ! Le prince Jacoby, profitant du bénéfice de la loi, a racheté son château et son domaine, grand comme une province.

—A racheté ? répéta la princesse. C'est chose faite et bien faite, n'est-ce pas ? Vous m'affirmez cela sous votre serment ?

—Je vous affirme, sous mon serment, ma mère, répondit le jeune marquis d'un ton ferme, que le magnat recevra votre demande au château de Chandor, où il sera seul et souverain maître. Je vous affirme sous mon serment que si j'amène Léonor dans votre maison, ce sera la princesse Jacoby, unique héritière de l'immense fortune de son père.

Tout était dit. La princesse garda le silence et Gaston la laissa réfléchir. Nous profiterons de ce temps d'arrêt pour avouer au lecteur qu'étant donné le caractère de Mme. de Montfort, qui était pourtant une bien excellente et charmante princesse, Gaston avait choisi avec un tact terrible la seule route pouvant conduire à un consentement. Il avait si admirablement joué à l'homme d'argent, ce petit marquis, que la première parole de sa mère fut celle-ci :

—Je crains, en vérité, oui, je crains, mon enfant, que cette idée de fortune.....dans le mariage, songez-y bien, la fortune n'est pas tout !

—J'aime la fortune, madame.

—Sans doute, mais la femme.....

—Et j'adore la femme qui est un ange !

—Eh bien, Gaston, sonnez ma femme de chambre : je vais me lever.....Nous verrons.....nous réfléchirons.....

Au lieu de sonner, Gaston alla prendre sur la console un de ces bijoux en bois de rose qu'on appelle des *papeteries*. Il plaça sur la couverture, au-devant de sa mère, le petit meuble charmant qui contenait encre d'azur (le docteur Récamier et les princesses l'aiment : moi, je la bais), papier Surrey, plus brillant que le satin, plume d'acier, la première plume inventée par Perry, et cire d'Espagne exhalant un léger et sobre parfum. Gaston ouvrit le mignon pupitre, arrangea le cahier de papier et trempa la plume Perry dans l'encre bleue.

—J'ai des rivaux, je vous assure et le temps presse.

S'il avait fait comme d'autres ont si bien raison de faire ; s'il avait mis son front sur le bras de sa mère en disant seulement : J'aime.....

Ecoutez ! peut-être eut-il réussi également. Nous racontons ce qui eut lieu : la princesse qui était une femme de style, écrivit une lettre digne, concise, allant droit au but et parfaitement convenable. Elle fut payée, car Gaston l'embrassa comme si elle eut été une pauvre bonne femme des faubourgs et